

Philippe Muhlheim

LA DORMITION D'ORAN

(Marseilles 1)

Roman

philippemuhlheim@yahoo.fr

*Au livre de Didier Anzieu « Le Moi-Peau » et à Geneviève C.
qui me l'a transmis.*

*les morts vont sous leur nom
tête mange autant que terre
et sol d'air
et matière à vue*

*Comme une main
qui remuerait du vent
l'œil vient sur la langue
il voit dans la salive
la baignade des morts*

Bernard Noël

Ponctuant l'éternité de la mort de mon père, survenue le 1^{er} décembre 2004 où je n'ai pas pleuré, ma chute un mois plus tard dans Marseille, juste avant le Nouvel An si elle me fait encore souffrir, deux ans plus tard, ici dans Safranbolu, ville de Turquie, où je viens d'arriver avec Domi en vacances, suscite si fort le défunt ne provoque toujours aucune larme mais mots de larmes brillantes une résurrection peut-être, une naissance infinie.

C'est la première nuit de notre séjour ici. Domi dort, moi non. Heureux du silence de bois craqué de l'immense chambre d'hôtel, je veille sentinelle des mots étranges qui transpirent sous ma peau malgré la fraîcheur. Comme si la chambre me parlait. Et quand je me déplace du lit vers la salle d'eau, je suis funambule en équilibre au-dessus du plancher lourd de la pièce et des confuses paroles que mon pas provoque ; j'ai peur de réveiller Domi. Ma marche est hésitante, balbutiant mon pas

jusqu' à l'usage le plus discret de la ponctuation baladeuse de mes pas sur le sol. Une lecture qui semble reprendre la vieille crainte de ma chute antérieure mais ici, au milieu de cette chambre de Safran.

C'est la première nuit dans la gorge profonde de la vallée où la ville ancienne se cache. La moderne se trouve au-dessus sur le plateau, comme autre monde, à découvert. Ici la nuit, l'eau d'une rivière les arbres et le bois profond qui m'entoure donnent l'impression de vivre sous terre, dans la fraîcheur d'une blessure du plateau empêchant l'étouffe de la ville haute. C'est en hiver, traditionnellement, que les habitants se réfugiaient avec leur bétail au fond de cette vallée alors que l'été, le plateau et les pentes du massif servaient d'estives à leurs troupeaux mais aujourd'hui j'éprouve l'inverse. Je veux maison de bois comme au fond de ma gorge et éprouver la fraîcheur terrienne qu'elle délivre dans ce mois d'août suffocant d'Anatolie.

Dans les plis obscurs de la montagne mon corps exulte la chaleur de la journée, calcule et prie de toute sa force à la recherche de la note juste à ma déambulation nocturne, comme mots sous mes pas. Je me dirige vers la salle d'eau enfoncée dans un placard qui telle une armoire se referme. Aucun meuble dans la pièce, sinon quatre lits et des banquettes tout autour des murs, des tapis épais

où le pas s'adoucit mais ne tait pas la rumeur du bois qui travaille la structure interne de la demeure tel un feuillage sonore où s'accroche nuit de la pente et où j'écoute souffle des conversations aériennes au-dessus de moi, dans le faîte de la voûte que je ne vois pas.

J'ai éteint les quelques loupiotes anémiques afin de ne pas déranger femme qui rêve doucement. Seule lumière, une bougie me donne mystère du bois qui me rêve et que je rêve tout autant.

La base des maisons traditionnelles ottomanes, les konaks, est en dur, murs de pierre et mortier assurent la stabilité nécessaire contre travail de la pente ou des tremblements de terre. Sur ces solides fondations, se greffe alors le bois parfois comme ici jusqu'à si belle hauteur, semblable à voilure aérienne ou tente de nomades sublime, au-dessus de moi, dont j'écoute le chant de sève antique.

La nuit obscure du toit n'a pas besoin de la peau lisse d'une lampe électrique mais de l'errance fragile écran d'une flamme de bougie avec quoi je voyage, chaque nuit depuis que je voyage avec Domi. Chaque nuit la même cérémonie a lieu. Elle revêt bandeau léger noir et s'enfonce bouchons de cire dans les oreilles et moi, je commence nuit seconde auprès d'elle, évitant trop de bruits, trop de lumière. A chacune des chambres de mes

voyages avec elle, je transforme mes nuits en grotte de Lascaux, en cérémonie secrète. C'est le souffle du sommeil de Domi que je veux pour musique, lumière tempo de mon rêve éveillé. Celui que je jette sur les murs de la chambrée, semblable à l'art pariétal des cavernes, l'empreinte du souffle d'une main sur la pierre ou les mots que je trace sur carnet, me suivant comme une ombre animale. Quand le regard perd sa pauvre buée de lumière, bouée crevée bue par ventre sombre de la voûte de cette chambre, on peut entendre l'intérieur des mots qui vous presse comme une chute, une étrange ascension. A ce moment du monde, dans Safranbolu, l'incendie de mon corps meurtri par ma chute, rue St Ferréol, semble vouloir prendre la parole, me donne la sonorité crue de mon cul sur un trottoir marseillais qui me suit comme une trace.

Durant les huit heures de trajet, en bus, depuis Istanbul, j'ai sans cesse écouté viande avariée de ma fesse droite. La cicatrice instable, sans sommeil, a vomi pus et douleurs du bassin jusqu'à mon cou coupé. Et je me répète l'histoire mille fois répétée de ma chute et la bêtise de mes mots se vautrant toujours alors, mimant mon amnésie sans solution. Mais qu'est-ce qu'une chute ?

Voilà : Fin de matinée, hiver marseillais mais comme parisien, ciel plombé que le mistral ne nettoie pas ce jour-là. Père mort depuis bientôt trente nuits. Avec fille et fils il faut aller ce dernier jour, avant leur retour à Paris, acheter cadeau téléphone différé depuis Noël.

L'épuisement de mon corps, de mes mots, depuis un mois, comme d'avoir membres pris dans la glace du deuil. N'être plus volant du temps mais perdu volé par la mort de mon père et sortant du magasin de téléphonie froide je ne m'entends plus ni ne me vois, semblable à hiéroglyphe indéchiffrable mais néanmoins casse-gueule ce matin sans ciel et sale gueule où confondant petite pente de la sortie avec escalier imaginaire mon pied gauche n'y trouve aucune marche mais déclivité inattendue qui jette corps dans gravité en avant mais à laquelle je résiste, ne voulant pas rouler sur le sol ouvert devant moi pareil à pauvre ivrogne alors que j' ai cessé de boire un mois déjà avant sa mort et jusqu' à aujourd'hui.

Surpris et décontenancé par la chute qui voudrait me vider à terre, je ressaisis la partie droite de tout mon corps que je ferre ferme et tous mes muscles durcis contre plongeon en acte qui me veut et que je refuse.

Le souvenir d'une première chute, trois ans plus tôt devant chez moi Montée des Accoules à Marseille même, m'empêche alors de céder à la tentation du laisser-aller

qui eût été préférable peut-être un peu casse-gueule mais moins douloureux que ma vie depuis.

Résistant à la perte de mon pied gauche en vertige, je m'appuis forcené à l'extrême bois musculaire de ma jambe droite, mon bassin et mes épaules dessinant figure géométrique violemment inverse. Je ne veux ni pleurer ni tomber tout mon corps dans cadavre de l'ancêtre disparu et pourtant il me parle_ père quoi ? père qui où ? _ mais je ne l'entends pas encore. Ma volonté de redresser la situation veut empêcher le gisant désire rigide verticalité de l'homme établi, me pousse avec sauvagerie vers le sol et son explosion immonde mais tout à fait assis dans douleur innommable, animal au cul tatoué dans ma chair .

Devant mes enfants malgré la nausée qui écoëure mes sens je garde-fou visage viril n'avouant rien de la souffrance qui me défigure en silence. Puis je me relève vite comme si rien comme si le soleil se relevait mais soleil noir et cul de plomb.

Ma fesse droite meurtrie ce matin-là fait toujours parler d'elle, malgré opération évacuant abcès gros comme un coup de poing et succession erratique d'antibiotiques chaque fois qu'elle vomit. Depuis plus de deux ans déjà je vis avec cadavre du père tatoué sur ma peau et je viens en Turquie pour trouver mots de ma mort ce jour-là dans Marseille.

En provenance d'Istanbul en fin d'après-midi, notre installation à l'hôtel effectuée, nous sortons dans ville de Safran, Safranbolu, qui s'étage en terrasses accrochées à la pente. Outre les maisons traditionnelles en bois, les konaks, dans le dédale des rues escarpées, leur tranquille douceur, on peut y visiter un vieil hammam vieux de quelques siècles et un vieux caravansérail, halte traditionnelle des caravanes venant d'Asie. La ville située à proximité de la Mer Noire, mais derrière les Alpes pontiques, appartenait dans l'antiquité au Royaume du Pont, doit son nom de Safran à la plante qu'elle cultivait. La ville, l'été, voit l'affluence de touristes, majoritairement turcs, visiter leur patrimoine national et moi, comme avec eux.

D'avoir corps de chute, celui de Marseille, dans ville en pente de Safran me donnerait-il filiation de choc comme si la Turquie avance en moi plus que je ne la traverse ?

Je ne comprends toujours pas pourquoi je refuse à tout prix de séjourner à Ankara, la nouvelle capitale turque fondée par Mustapha Kemal, Atatürk, au début du vingtième siècle de notre ère. La haine d'Ankara qui me fait joie trouble parle peut-être de mon père de sa violence. Et donc ici à Safranbolu j'invente capitale secrète d'un pays multiple, cité antique par laquelle je sors de l'ordre pour désordre de mes mots en liberté.

La fondation d'Ankara en plein centre de la Turquie avait pour ambition la maîtrise d'un territoire différent de celui d'Istanbul, l'ancienne capitale située à l'extrémité ouest du pays sur les rives du Bosphore. L'empire ottoman qui couvrait encore le Proche-Orient s'effondra après la première guerre mondiale. La Turquie d'empire redevint pays et la fondation d'une nouvelle capitale traduisait ainsi l'expression d'un nouveau territoire national et turc exclusivement. Alors que l'empire avait fait de sa multiplicité ethnique et religieuse une force, la nouvelle république extermina et chassa les arméniens les grecs les juifs, domina violemment les kurdes, signifia que seuls les turcs ceux venus d'Asie, turcomans ou ottomans, étaient citoyens et pas les autres. Constitution raciale de la Turquie d'aujourd'hui malgré une certaine libéralisation actuelle.

L'étrange joie de ma haine d'Ankara dit peut-être mon père sa pulsion de mort que je n'entends plus ici, loin de la nouvelle capitale. Comme s'incarnant en Turquie de mon pas oui sa brutalité défunte au milieu du voyage mais pour le sauver de la mort arrivée, le rendre au fluide d'une langue le suscitant à nouveau mais inverse. Déjà l'an dernier alors que nous commençons à courir le pays et que la course prend son temps, creuse l'enveloppe sonore du corps en vacance où je vois briller père secret

qui me suit à la trace. Et déjà de penser qu'il faut éviter Ankara. Il y eut donc Istanbul Bursa Iznik telles des antiques capitales de notre voyage, ainsi que Safran aujourd'hui.

Nous continuerons ensuite vers Kastamonu Amasya et Sivas mais comme de tourner autour d'Ankara sans la joindre. Peut-être déplions nous sous notre pas carte antique n'ayant plus lieu mais donnant tout son temps de fièvre et de mots poussière du chemin fertile.

Dans chaque ville, il faut demeurer aussi longtemps qu'elle ne sonne pas juste.

Reprendre ensemble Domi et moi les mots jusqu'à rendre sonores les chocs éprouvés. Ainsi la parole entre nous comme vrai lit du voyage. L'ouverture du monde dans un toucher de phrases nous dépliant le corps.

Et si d'éviter l'image autoritaire du père justifie parcours moins simple c'est afin de le laisser parler loin de lui-même. Comme de transporter son cadavre en province loin du pouvoir de la capitale, pas loin du sommeil antique d'ici, dans les marges du lexique que je bafouille lorsque je course mots de ma mémoire.

Je ne possède nulle origine d'ici mais le seul mot commun de safran, épice si familière intense d'enfance

d'Algérie d'Oran à la mode d'Espagne andalouse, qui me revient en bouche dans Safranbolu, n'en produisant quasiment plus, mais dont le parfum disparu fait musique de mots, déchire la surface de mes peaux et papilles.

Enfant, la simple perspective de manger un riz au safran, orange et soleil me remplit toujours de fête, semble me dire paradis. Comme de jouer aux osselets sonores d'Oran où je suis né et que j'ai perdue en 1962. La terre est ronde comme Safran d'Oran et la phrase me nourrit.

Toutefois l'image du père, autour de laquelle je tourne, vient d'un souvenir se rapportant à la plante et non à ville d'enfance.

Mon père né à Strasbourg, militaire d'Indochine puis d'Algérie a épousé une fille de là-bas, ma mère. C'est au retour d'un voyage, Viet Nam peut-être ou Egypte je ne sais plus, qu'il me raconte qu'on pourrait, devrait faire fortune en commercialisant l'épice si peu chère, à la production dans ces pays, afin de la revendre à prix presque d'or en France. Sa voix répétant cette découverte, résonne dans ville du Safran.

Mon père semble m'offrir un tuyau pour m'enrichir mais peut-être ne fait-il fortune que dans sa tête à manier ainsi simplicité du monde ? Je l'entends qui me dit l'avenir radieux du commerce de l'épice, comme dans une

formule ruisselant d'or. En tout cas, seule l'illumination de son visage au moment de la richesse nouvelle du safran qui lui coule des mots me donne netteté de mon regard ici à Safranbolu.

Quand je raconte à Domi la présence insistante de mon père dans la ville, je suis encore et toujours l'enfant accroché à sa voix. Sa folie narrative quand des heures durant, à nous ses enfants, il récite les nouvelles du monde encore inconnu dans l'excès de sa voix. Raconter son travail incessant de l'histoire qu'il sur-expose, son chemin de respiration neuve qui défait le récit le reprend d'une autre main le complique de mille ajouts sonores hétéroclites ramassés dans sa voirie du réel. Et c'est ainsi que je deviens enfin fils à danser ses histoires résonnant dans mon corps à leur rendre majorité sonore dans ville de Safran qui m'étreint d'origine subite.

Le voyage avance en moi me donne envie de ma patrie d'ici mais encore dans l'impossibilité de relater le chœur du choc de ma chute paternelle, il y a deux ans. Malgré son écho permanent dans peau infectée de douleurs quand je marche étoiles chair profonde de ma fesse droite, je n'entends toujours pas la V.O. de ma débande sur sol de la rue ST Ferréol.

Avançant dans la joie de cette chambre de Safran je passe cette première nuit à débloquent portes et fenêtres de ma mémoire. Dehors la nuit épaisse comme boue ; j'y entends voiture se garer un clebs du voisinage aboyer sans relâche mais tout est vite bu comme prisonnier du sommeil de la ville. Seule la chambre où Domi respire calmement semble me parler à voix haute.

Comme en relation directe avec la peur depuis deux ans ma mémoire ce blanc de chute et dans cette maison d'un coup maison de tous les mondes ensemble, je vois mon père occuper la voix que je lui donne. Et répondre à ma question, me murmurer qu'il m'a parlé le jour de ma chute mais que je n'ai pas voulu l'entendre. Et tout ce temps depuis la feinte de ma surdité alors que je l'écoutais déjà tout bas hors de lui, semblable à ce moment du monde où j'arrive trop tard à l'hôpital Nord de Marseille où il est mort sans parole loin de moi.

Depuis plusieurs jours dans le coma depuis Toulon où il est victime d'une nouvelle attaque cérébrale depuis son transfert à Marseille où je passe chaque jour le voir longtemps, enfant perdu. La mère et une partie de la famille veillent son chevet d'agonie inconsciente et moi qui voudrait qu'il cesse cette comédie de mourir alors que je n'ai pas fini de tout lui dire. Et ma chute de ST Fé devenir peut-être la parole infinie désormais entre

nous ? Une langue casse-gueule mais d'ascension, à l'image de notre vie ensemble.

Quand j'arrive à l'hôpital dans l'après-midi du 1^{er} décembre, j'ai pris mon temps lucide de sa mort mais j'ai raté l'instant de sa mort. Et quand je le revois, encore plus blanc que le costume blanc dont il est revêtu pour le cercueil, je m'exclame que c'est impossible que je n'accepte rien que rien n'est vrai qu'il soit si blanc parfaitement ridicule dans ce costume qui le digère déjà le dévore tel un linceul féroce. Et ainsi je me fâche avec toute ma famille. La mère les autres semblent perdre leur corps alors que je sauve mon père de toute son étrange mort.

J'avance dans petite pièce attenante, reposoir des cadavres qui jouxte service des réanimations. Les autres se recueillent en silence mais je crie. Devant pauvre chiffon tout fripé dans costume blanc trop repassé je l'engueule de faire gueule d'enterrement ! Le blanc partout le blanc et je suis en colère de sa nouvelle couleur. Remontant vivement jusqu'à son visage je m'attends à ce qu'il ne supporte pas ce baiser dérobé qu'il s'insurge ouvre les yeux pour m'engueuler à son tour et me reprocher ma bêtise de croire qu'il est mort.

Puis à rebours courant hors de tout service médical je fuis la morgue, comme des mots attendus et que je n'ai